

Les rapports entre la théorie et la pratique et la recherche-action

Clermont Gauthier

Volume 12, numéro 3, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/900538ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/900538ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue des sciences de l'éducation

ISSN

0318-479X (imprimé)

1705-0065 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gauthier, C. (1986). Les rapports entre la théorie et la pratique et la recherche-action. *Revue des sciences de l'éducation*, 12(3), 331–343.
<https://doi.org/10.7202/900538ar>

Résumé de l'article

Cet article est un essai critique et polémique visant d'une part, à reformuler la problématique de la définition des concepts, et d'autre part, à remettre en question la pertinence des arguments (cristal / fumée) légitimant la recherche-action. L'auteur s'appuie sur une conception deleuzienne et spinoziste de la définition ainsi que sur la théorie des jeux de langage de Lyotard.

Revue des sciences de l'éducation, vol. XII, no 3, 1986

Les rapports entre la théorie et la pratique et la recherche-action

Clermont Gauthier*

Résumé — Cet article est un essai critique et polémique visant d'une part, à reformuler la problématique de la définition des concepts, et d'autre part, à remettre en question la pertinence des arguments (cristal / fumée) légitimant la recherche-action. L'auteur s'appuie sur une conception deleuzienne et spinoziste de la définition ainsi que sur la théorie des jeux de langage de Lyotard.

Abstract — This article is a critical and polemic essay which aims, on the one hand, to reformulate the problem of the definition of concepts and, on the other hand, to question the pertinence of certain arguments (hard/soft; «cristal»/«fumée») justifying action research. The author bases his work on the concept of definition as presented by Deleuze and Spinoza and on Lyotard's theory of language games.

Resumen — Este artículo es un ensayo crítico y polémico que trata, por un lado, de reformular la problemática de la definición de conceptos y, por otro lado, de revisar la pertinencia de argumentos (cristal/humareda) que legitiman la acción-investigativa. El autor se apoya sobre una concepción deleuziana y spinozista de la definición, así como sobre la teoría de juegos de lenguaje de Lyotard.

Zusammenfassung — Dieser Artikel ist ein kritischer und polemischer Essai, der einerseits die Problematik der Begriffsdefinition neu formulieren will und andererseits die Zweckmäßigkeit der Argumente in Frage stellt, welche die «Aktionsforschung» (vgl. Kristall - Rauch) zu legitimieren scheinen. Der Verfasser stützt sich auf eine von Deleuze und Spinoza stammende Auffassung der Definition, sowie auf die Lyotardsche Theorie der Sprachspiele.

Considérations préliminaires: définir par l'essence ou par l'agencement

On a beaucoup écrit sur la définition de la recherche-action¹. Cela est un signe sans doute de l'intérêt que cette forme de recherche présente, mais cela peut être aussi l'indice de la présence d'un trou noir méthodologique rendant ces efforts stériles. Comment faire pour la définir? Quelle réalité ce vocable cherche-t-il à représenter? Le procédé habituel pour définir un terme consiste soit à en cerner

* Gauthier, Clermont: professeur, Université du Québec à Rimouski.

l'essence (la forme), soit à l'isoler comme sujet, comme substance: cet objet-ci (ce qui revient au même puisque les substances, sujets, ne sont rien d'autre que des matières formées). Ainsi on dira qu'une table est une table et pas autre chose. Elle n'est ni une chaise, ni un poulet. Il y aurait comme une essence de la table qui permettrait d'en cerner le contour, d'en établir la différence spécifique.

Mais si on se payait juste pour voir le luxe d'une petite perversion, si on se demandait quelle est la limite du concept table. Si j'ai deux vaches et que je leur mets sur le dos une feuille de contre-plaqué, est-ce que j'ai toujours une table? ou encore si j'imaginai une table qui ne tient pas debout, ou une table molle (un peu comme les montres molles de Dali)? À poursuivre encore ainsi pendant un bout de temps ce petit jeu j'en arriverais bientôt sans doute à questionner la définition par les essences, car ce procédé nous mène à la limite à nous demander combien de cheveux faut-il qu'il nous manque pour nous déclarer chauve? Et là on nage en plein paradoxe. Quand on aborde le problème des définitions de cette manière, on aboutit fatalement à ce cul-de-sac puisque cela oblige à chercher indéfiniment à combler le manque: qu'est-ce qui manque à la table pour être vraiment une table? qu'est-ce qui manque à telle définition de la recherche-action pour être vraiment une recherche-action? Ce qu'il faudrait, c'est, non pas arrêter de définir, mais considérer la question de la définition autrement, comme agencement dans lequel différents éléments se rencontrent. Et là, Spinoza est tout à fait inspirant². Au lieu de définir un corps par sa substance, il se demande plutôt «qu'est-ce que «peut» ce corps?» Au lieu de se demander «qu'est-ce que c'est l'essence d'un cheval?», «qu'est-ce qui le caractérise en propre?», il se demande plutôt «qu'est-ce que peut un cheval?», «de quoi est-il capable?» Aussi dira-t-on qu'il y a plus de différence entre un cheval de course et un cheval de labour qu'entre un cheval de labour et un boeuf. On pourrait même ajouter que le cheval de cirque ressemble plus au caniche qu'au cheval de course. Définir un terme, ce n'est donc pas en spécifier l'essence, ce serait plutôt en repérer les agencements. C'est d'abord identifier ce avec quoi il est mis en mouvement. C'est nommer un des possibles - mais pas au sens d'une de ses fonctions à l'intérieur d'un tout, ce serait encore trop près de l'idéologie fonctionnaliste -, et quand je dis des possibles, je me réfère à tout ce avec quoi il peut entrer en rapport, toute composition, tout agencement machinique. Le cheval de labour est dans un agencement *cultivateur-champ-herse* alors que le cheval de course est dans un agencement *jockey-piste de course-étriers*. Le cheval de cirque est dans un agencement *costume-compteur-arène*. Définir, c'est aussi répertorier les affects (comportements) qui découlent de ces connexions. Le cheval de labour aura des affects proches du boeuf puisque placé dans un agencement semblable. Aussi quand je me questionne sur la recherche-action pour tenter de la définir, je ne cherche pas à en spécifier l'essence, mais j'essaie plutôt de voir dans quels agencements cette forme de recherche entre et quels sont les affects, les devenir, qui en découlent. Que peut un corps? Que peut un cheval? Que peut la recherche-action? C'est pour cela que la définition

a plus à voir avec la machine qu'avec le mécanisme³: machine entendue au sens d'une rencontre entre éléments hétérogènes indépendants (l'agencement machinique compteur-cheval de cirque-arène), qui ne forme pas une totalité puisqu'il y a toujours de nouvelles pièces qu'on peut ajouter, alors qu'un mécanisme est un système qui forme une totalité homogène, donc possède une essence.

Problématiser la définition de la recherche-action comme machine, comme agencement machinique et non pas comme mécanisme ayant une substance, une essence et formant une totalité, c'est ce que je me propose de faire. Je ne chercherai donc pas à trouver une définition mécaniste de la recherche-action mais tenterai plutôt de repérer les agencements machiniques dans lesquels on l'a fait entrer. Ceci évite le piège du manque causé par la définition essentielle. Je chercherai donc à voir uniquement quels sont les rapports entre les pièces qui sont en jeu dans la machine et quels sont les affects qui en découlent. Bref, je veux savoir: «comment ça marche?», «qu'est-ce que peut?» et non pas: «qu'est-ce que c'est?». Et si on dit que dans la recherche-action on agence la théorie à la pratique, alors d'accord; mais à deux conditions cependant: est-ce la seule forme de recherche qui s'agence dans un tel rapport? et ensuite, à quels affects particuliers donne-t-elle lieu? Si on a les mêmes pièces (théorie-pratique) en jeu sous le même rapport, on aura probablement les mêmes affects. Si, par contre, on a des rapports différents, alors on aura probablement des affects différents. Mais si, comme c'est mon hypothèse, on a des rapports différents, alors comment fonder un discours (comme les auteurs en recherche-action le font⁴) sur les mêmes affects (c'est-à-dire sur des affects que l'on retrouve déjà dans d'autres types de recherche)? Si un tel problème existe, alors je peux dire qu'on a raté la définition, même si je ne m'inscris pas dans la définition par les essences. Je peux le dire non pas parce que je pense que ma manière de penser est exacte, mais bien parce que la leur est imprécise. Si finalement les affects avaient correspondu à l'agencement et qu'il avait été réussi, alors même là je n'aurais pas pu dire: c'est ça la recherche-action. Tout au plus aurais-je pu dire: la recherche-action peut cela dans tel agencement.

*Première question: comment a-t-on machiné ce concept
de la recherche-action?*

Le débat sur la recherche-action s'alimente la plupart du temps, entre autres choses, aux notions de *théorie* et de *pratique* (Gauthier, 1984). Dans certains cas, on veut travailler sur des problèmes concrets plutôt qu'abstraits; dans d'autres, il s'agit de s'impliquer dans la recherche et non pas d'être simplement un spectateur détaché. Dans d'autres encore, on veut avoir une méthode de recherche qui se moule à ce qui se passe dans la vie et qui n'est pas simplement adaptée au laboratoire. On veut même aussi parfois transformer la société et pas seulement la contempler. Bref, on étale tout un discours sur la théorie et la pratique pour finalement prendre une position résolument pratique par opposition à la théorie. Cette dernière n'est toutefois pas négligée; elle n'est cependant pas la finalité

fondamentale, elle en est plutôt le support. On veut réunir la théorie et la pratique et non pas les maintenir séparées. Tout se passe comme s'il y avait d'un côté un groupe de termes tels que: la pratique, le concret, le réel, la vraie vie, l'action; et de l'autre, un groupe comprenant la théorie, l'abstrait, l'imaginaire, l'irréel, le laboratoire. Comme lecteur, on a toujours l'impression d'avoir compris lorsqu'on entend ces termes, mais compris quoi au juste? Cette opposition de la théorie et de la pratique qui semble si simple au niveau du langage du sens commun se complexifie à mesure qu'elle est soumise à un examen attentif si bien que lorsqu'on approfondit la question, la recherche-action devient un mode de recherche on ne peut plus ambigu. Cela nécessite certaines clarifications.

Mon propos sera donc de montrer qu'un usage peu rigoureux des termes théorie et pratique ne permet pas de produire une définition discriminante si bien qu'il n'y aurait même pas lieu de parler de recherche-action car d'autres types de recherche occupent déjà cet espace. On aurait en quelque sorte raté l'agencement, fait une «mauvaise rencontre» qui diminue la puissance d'agir.

Théorie et pratique

Si la recherche-action se machine autour des rapports entre la théorie et la pratique, alors c'est à ce niveau que nous allons l'étudier.

Pratique 1

Le mot pratique a tout d'abord une première signification. Pratique signifie le «réel». Il nous arrive souvent de dire: «Tu sais, tout ça, c'est bien beau en théorie, mais en pratique, c'est une autre affaire». Ce qu'on dit par cet énoncé, c'est que la pratique, c'est la réalité. Le premier sens du mot pratique, c'est le réel, la vraie vie. Rosset a de belles réflexions sur ce thème. Le réel, c'est une «simple somme et succession d'événements» (1979, p. 12). C'est tout ce qui arrive. C'est un ensemble non clos d'objets non identifiables. C'est ce qui est sans double. C'est le singulier. Serres dirait: c'est une multiplicité non standard (1983).

Théorie 1

Comme on s'y attend, le mot pratique se distingue du mot théorie. Celle-ci sera vue, au sens large, comme un «double» du réel, de la pratique. Alors que la pratique serait le réel qui se présente, la théorie serait une tentative de représenter le réel, de le doubler. C'est la représentation.

Pratique 2

Pratique peut prendre aussi le sens de «prescription». Par exemple, pour Lévy-Bruhl, la pratique est un terme qui recouvre les règles de la conduite individuelle, les devoirs moraux des hommes (1971, p. 9).

Ainsi la pratique sera ce qu'on doit faire. Un livre de recettes est dit pratique parce qu'il nous dit quoi faire. On dit souvent en éducation qu'un cours n'est pas pratique parce qu'il ne nous dit pas quoi faire, qu'il se contente de décrire un phénomène sans prendre position quant au sens de l'agir.

Théorie 2

La théorie 2 de son côté se distingue de la pratique 2, c'est-à-dire que le langage *descriptif* diffère du langage *prescriptif*. Il n'y a pas de commune mesure entre ces deux jeux de langage. Ils appartiennent à des sphères discursives différentes: la dénotation/l'ordre, le il/le tu⁵.

Pratique 3

On désignera comme pratiques les «prescriptions particulières». Souvent les programmes en éducation comportent des énoncés de principe; ces énoncés sont des prescriptions générales, des théories. Mais ils comportent aussi des indications précises sur ce qu'il y a à faire. Ces indications sont des prescriptions pratiques⁶.

Théorie 3

Mais comme on le sait, toutes les prescriptions n'ont pas le même niveau logique. Certaines sont générales, d'autres sont particulières; autrement dit, dans les termes du métier, il y a des finalités et des objectifs.

Une troisième signification du mot théorie sera donc de désigner une «prescription générale». Les grandes finalités sont des «théories morales».

Pratique 4

Ce mot peut désigner aussi «l'utile». Imaginons que, les propriétés chimiques du pétrole une fois découvertes, quelqu'un se demande: «quels usages pourrions-nous faire de cette découverte?» Il cherche alors à appliquer les connaissances lui venant des sciences fondamentales et à en faire un usage qu'on dit pratique. Alors qu'un groupe de chercheurs explorent le réel en vue de le comprendre, de l'expliquer, d'autres visent à tirer des découvertes faites des usages dits pratiques. Là s'ouvre tout le domaine de la technologie.

Les rapports entre la théorie et la pratique

Nous avons isolé quatre significations au mot *pratique* et trois au mot *théorie*. Mais qu'est-ce qu'on veut dire au juste quand on veut mettre la théorie et la pratique en relation, surtout si on considère que l'énoncé «La théorie guide la pratique et la pratique corrige la théorie» est presque devenu un slogan? Si les mots théorie et pratique n'ont pas la même signification, quels genres de rapports pourrions-nous établir entre ces termes?

Premier rapport: le réel et son double

C'est la classique relation entre la théorie et la pratique. On a d'un côté le réel, dans toute sa fluidité, sa multiplicité, et de l'autre son double, c'est-à-dire la théorie qui cherche à le représenter le plus adéquatement possible. Dans ce rapport on cherchera à établir le VRAI, la copie la plus fidèle possible à la réalité⁷.

A ce niveau, les questions posées sont de l'ordre de la compréhension du réel. L'activité théorique consistera à tenter de décrire la réalité, de l'expliquer et d'en prédire l'apparition.

Dans ce rapport émergeront ce que j'appelle des «problèmes de compréhension», c'est-à-dire qu'on cherchera à expliquer l'événement insolite, ce conflit entre ce qu'on observe et ce à quoi on s'attendait, entre l'exception et l'habitude.

Second rapport: de la théorie fondamentale à son application

Une fois en possession d'une découverte fondamentale, vient l'heure des applications. On peut se demander: «À quoi ça pourrait servir? Quels usages en tirer (théorie 1 et pratique 4)?» De sorte que l'on cherchera l'UTILE. On fera alors un usage pratique de la théorie. Les applications qui seront découvertes resteront toujours asymptotes à la théorie générale. Par exemple, tel calmant sera toujours une production subsumable à une loi générale expliquant le rapport entre certaines composantes chimiques et le cerveau.

Troisième rapport: les fins et les moyens

Entre la théorie 3 et la pratique 3 s'établit un autre rapport: celui des finalités et des moyens. Tout comme une invention technologique est contenue dans une loi générale, les moyens sont des prescriptions particulières qui sont contenues dans des finalités plus englobantes. Ce qui est souvent recherché dans le rapport entre les moyens et les fins, c'est l'EFFICACITÉ. Les finalités générales guideront dans la recherche de moyens et il peut arriver que l'on change de finalité parce qu'elle devient impossible à atteindre.

Quatrième rapport: décrire et prescrire

Que ce soit suite à une théorie descriptive générale ou utilitaire, viendra un jour le moment de se poser la question: «Que faire?». Face à telle découverte, face à telle situation, il arrive que l'on doive trancher sur le plan éthique. Doit-on favoriser l'avortement? Doit-on favoriser les manipulations génétiques? Ce quatrième rapport pose la question du DEVRAIT en relation avec le EST. C'est la rencontre de l'éthique et de la science. Le problème qui est posé est celui du JUSTE. Dans quel sens doit-on se diriger? Peut-on réduire l'écart entre ce qui est et ce qui devrait, entre la description et la prescription, entre une vision de

la réalité et un idéal visant à la transformer dans un sens estimé souhaitable? La relation entre la théorie et la pratique est particulièrement pertinente au secteur éducatif dans ce cas-ci: deux jeux de langage, le descriptif et le prescriptif sont voisins et leur rapport est loin d'être aussi logique qu'il ne le semble à première vue. On le montrera plus loin. Pour l'instant, contentons-nous d'affirmer que, contrairement aux autres rapports où l'on pouvait percevoir une relation entre la théorie et la pratique, ici ces deux jeux de langage sont totalement indépendants. Au sens strict, il n'y a pas de relation logique entre le descriptif et le prescriptif. Il n'y a pas de relation de déduction entre le savoir qui dit comment ou quand avorter et la prescription qui dit qu'on doit se faire avorter ou non⁸.

On pourrait faire correspondre à ces quatre rapports quatre types de recherche

On pourrait imaginer des types de recherche qui correspondent aux rapports entre la théorie et la pratique identifiés plus haut. Dans les faits, il n'y a probablement rien qui correspond à des divisions aussi étanches. Mais notre propos vise uniquement à faire ressortir des différences au niveau de la nature des *énoncés* formulés dans l'une et l'autre des sortes de recherche. Là, il peut y avoir, à notre avis, des différences discriminantes.

La *recherche fondamentale* cherche à comprendre la réalité, à saisir ce qui EST sans se poser la question éthique ou utilitaire⁹. Il s'agit tout simplement de tenter de faire le portrait de ce qui se passe. Cette forme de recherche correspond au premier rapport entre la théorie et la pratique.

La *recherche appliquée* vise à transformer les découvertes faites au niveau de la recherche fondamentale en produits utilitaires. C'est une recherche à saveur technologique mais qui ne pose pas *a priori* des questions d'ordre éthique. Cette forme de recherche questionne au niveau du comment. Elle correspond au deuxième rapport entre la théorie et la pratique. Alors que dans le premier type on retrouve le physicien, dans le second on situe l'ingénieur.

La *recherche opérationnelle* s'inscrit dans un cadre éthique de transformation de la réalité. Elle vise à trouver les moyens les plus efficaces pour atteindre des finalités habituellement déterminées dès le départ, jugées non problématiques, donc non critiquées. Cette forme de recherche vise simplement à les atteindre et ce, de la manière la plus efficace possible. Il arrive que l'on qualifie d'«ingénieurs sociaux» ceux qui travaillent dans cette perspective.

Par sa finalité éthique, la *recherche-action* semble occuper l'espace vacant du quatrième rapport théorie-pratique (Gauthier, 1984). Deux jeux de langage se rencontrent: le descriptif et le prescriptif. Cette forme de recherche peut utiliser des découvertes tant au niveau de la recherche fondamentale que de la recherche appliquée, mais elle les agence avec le problème du JUSTE. On peut même envisager qu'une fois trouvé ce qui DOIT ÊTRE, la recherche continue jusqu'à

employer les moyens les plus efficaces pour atteindre cette finalité. Mais ce qui est important dans ce type de recherche c'est la détermination du sens dans lequel on doit agir, le «que faire?». Par exemple, une découverte au niveau de la recherche fondamentale ayant été faite, on cherche ensuite à en produire un usage technologique; mais une question demeure encore en suspens: doit-on ou non la promouvoir? Pensons à la bombe atomique et aux débats éthiques que cette découverte a engendrés.

*Deuxième question: quels sont les affects qui
découlent de cet agencement?*

On a vu plus haut que la théorie au sens 1 est un double, une représentation du réel. Il y a eu dans l'histoire de la pensée de grandes *épistèmes*, c'est-à-dire des paradigmes pour aborder la connaissance du réel. Atlan propose d'appeler *cristal* et *fumée* deux de ces paradigmes (1979). Sommairement, le cristal est le modèle de ce qui est répétitif, symétrique, stable, hiérarchisé. La recherche qui se calque sur une vision cristalline tente d'isoler toutes les variables, de bien cerner l'objet à étudier. Le chercheur sera le témoin extérieur et objectif de cette recherche. On parle souvent dans ce cas du modèle positiviste de recherche en laboratoire dans lequel sont étudiées les situations stables¹⁰.

A ce modèle, Atlan oppose celui de fumée où tout est différent, instable, asymétrique, incontrôlable. La science contemporaine travaille à ce niveau et cherche à comprendre les instabilités, les catastrophes (Thom), les structures dissipatives (Prigogine), etc. Bref, on nage en plein mouvement brownien (Lytard, 1979b, chapitre 13).

Le problème que j'ai constaté au niveau de la recherche-action c'est que, d'une part, la totalité des auteurs étudiés en parlent comme étant une forme de recherche dont la finalité est de modifier une réalité jugée insatisfaisante (Gauthier, 1984) mais que, d'autre part, ils la fondent sur une argumentation qui la met en opposition à une forme de recherche de type laboratoire (Gauthier, 1984). D'un côté ils admettent la nécessité de prescrire, mais de l'autre ils pensent que cela ne peut se réaliser que s'ils ont une méthode fumée.

Or ce que je dis, c'est que lorsqu'il s'agit de prescrire, l'approche utilisée pour décrire le phénomène n'est aucunement utile sur le plan logique (mais probablement plus sur le plan stratégique ...pour faire «avalé» une prescription) pour déterminer le contenu des prescriptions, parce qu'on a affaire à deux jeux de langage différents qui n'ont aucun rapport entre eux. Une description est sans doute utile pour comprendre ce qui se passe mais elle ne permet en aucune façon de déterminer dans quel sens on doit agir par la suite. Une caractéristique importante de la science, c'est de travailler au niveau d'un jeu de langage particulier: le descriptif. Peu importe si ce discours provient d'une *épistème* de cristal ou de fumée, il se bornera à tenter de décrire ce qui EST. Donc le débat sur la recherche-

action n'a pas à être posé d'abord dans l'opposition qualitatif-quantitatif parce que la question du sens de l'agir, du DEVRAIT, compte tenu de la description faite, est une autre affaire. C'est le domaine de l'éthique. Dans ce domaine de l'éthique il n'y a pas de savoir, mais que des opinions. Les valeurs, nous dit Lyotard, sont comme suspendues dans les airs, en porte-à-faux. On ne peut les déduire à partir de descriptions (Lyotard, 1979a, p. 41-84). Par exemple, tout le monde connaît l'inscription suivante sur les paquets de cigarettes: «Santé et Bien-Être Social considère que le danger du tabac croît avec l'usage: Évitez d'inhaler». La science dans son discours descriptif fait le constat de la relation entre l'usage du tabac et la maladie. On a pu décrire, expliquer et prédire ce phénomène. A ce premier énoncé, on ajoute la prescription suivante: évitez d'inhaler. Ce deuxième énoncé n'est pas scientifique mais éthique. C'est non pas un constat à la troisième personne comme on le fait habituellement en science, mais un ordre à la deuxième personne. Décider de conserver sa santé n'est pas une affaire de science mais d'opinion personnelle. C'est un choix éthique. Et sa légitimation ne peut venir que d'une autre valeur encore plus générale, mais jamais de la science.

Aussi ma surprise est grande de constater que le débat sur la recherche-action est toujours posé dans l'opposition cristal-fumée (Gauthier, 1984), alors que le problème doit plutôt être formulé par rapport à la relation entre le descriptif et le prescriptif. Que ce descriptif soit de cristal ou de fumée n'a vraiment aucune importance sur le plan logique, s'il y a au bout du compte une prescription. Mais cette confusion des auteurs analysés (Gauthier, 1984) s'explique puisqu'ils superposent plusieurs significations aux mots théorie et pratique.

Le problème des auteurs définissant la recherche-action aura donc été de ne pas avoir raffiné suffisamment l'agencement théorie et pratique et d'avoir fondé ainsi la légitimation sur l'opposition cristal-fumée. Ceci a d'abord pour conséquence de remplir cet agencement avec de «mauvais affects». Tout se passe comme s'ils s'étaient trompés d'affects. Par exemple, leur mise en relation de la théorie à la pratique n'appelle obligatoirement en aucune façon les affects-fumée suivants: la recherche-action se fait en groupe, la recherche-action se fait sur le terrain, la recherche-action est qualitative. Ces affects peuvent déjà découler des autres types de recherche. Et ensuite ce quiproquo a pour effet désastreux d'empêcher la circulation de certains affects qui ne sont toutefois pas liés directement aux éléments mis en mouvement mais qui ne s'y opposent cependant pas. Par exemple, que la recherche-action puisse se faire «seul et dans son bureau». Enfin, cette confusion dans les rapports peut amener un affect qui est impossible: soit celui qui consiste à déduire des prescriptions de descriptions, autrement dit qui consiste à vouloir établir des prescriptions scientifiquement.

*Corollaire: Dix énoncés polémiques à propos
de la recherche-action*

1— La recherche-action n'a pas nécessairement quelque chose à voir avec un lieu physique particulier. Le «terrain», comme on dit souvent, peut être partout: dans son bureau, dans l'imaginaire.

2— La recherche-action n'a pas nécessairement quelque chose à voir avec un temps particulier, que ce soit le temps neutre du laboratoire ou le temps «réel» d'une organisation.

3— La recherche-action n'a pas nécessairement quelque chose à voir avec le groupe. Le fait d'impliquer des gens dans sa recherche est beaucoup plus un argument stratégique qu'une caractéristique définitionnelle.

4— Il n'y a pas de problème théorique. Tout problème est concret au sens où il est un opérateur d'obligation. Un problème oblige son propriétaire à y répondre. C'est comme un ordre que nous adresse la vie. Et selon l'importance que ce dernier accorde à la question, il y consacrera plus ou moins d'énergie.

5— La recherche-action est avant tout une affaire de langage. C'est d'abord la manière de poser une question qui indiquera si on fait de la recherche-action ou non. En ce sens, il n'y a que des problèmes théoriques.

6— Une recherche peut avoir lieu dans une école et ne pas être une recherche-action. Tout dépendra de la façon de formuler la question. Une question de compréhension du genre: «Est-ce qu'il y a une relation entre les renforcements positifs du professeur et la performance des élèves?» n'est pas une question de recherche-action.

7— Étant donné que la dimension prescriptive de l'éducation est un espace de recherche inoccupé, la recherche-action est la forme de recherche qui lui convient le mieux. Les recherches qui se limitent à la description ne font qu'alimenter le savoir respectif de chacune des disciplines (psychologie, sociologie, etc.) mais ne contribuent en rien à faire avancer la problématique éducationnelle, du moins sous son aspect éthique.

8— Si les prescriptions sont des opinions alors la recherche-action est la recherche d'opinions (Gauthier, 1986).

9— Dire ce que la recherche-action DOIT être, c'est formuler une opinion, une prescription. Comme opinion, elle peut être soumise à l'argumentation... indéfiniment.

10— Dire que la recherche-action EST, c'est formuler un point de vue, indiquer une perspective. Le critère devient alors le VRAI. Mais puisque la recherche du vrai s'embourbe facilement dans le terrain des essences, je préfère alors parler non pas de ce qu'EST la recherche-action, mais plutôt de ce que PEUT ce corps. Qu'on machine ce corps dans un agencement théorie-pratique me va (c'est un possible de ce corps), mais cependant uniquement dans la mesure où l'agencement

n'est pas raté. Le débat sur la recherche-action a raté l'agencement théorie-pratique parce qu'il n'a pas suffisamment précisé les termes en jeu. On voulait être exact (c'est-à-dire conforme au réel, donc vrai), mais on n'aura été qu'imprécis, alors qu'il s'agit plutôt d'être «précis mais inexact»¹¹.

NOTES

1. Dans l'étude exploratoire intitulée *Grille d'analyse du concept de recherche-action*, Rimouski: Département des sciences de l'éducation, 1980, (non publiée), à laquelle j'ai participé avec Roger Claux et Arthur Gélinas, on constate entre autres choses, que 20 auteurs sur 35 proposent une définition de la recherche-action. À cette époque nous avons même tenu un colloque sur la recherche-action à l'Université du Québec à Rimouski pour tenter de mieux cerner les multiples facettes de ce concept.
2. Voir particulièrement le chapitre 6 du *Spinoza* de Gilles Deleuze (1981). Selon l'auteur, la tradition philosophique définit un corps soit par sa forme, soit par sa substance. Par exemple, pour définir un cheval on lui attribuerait une forme: le cheval appartient à tel genre et fait partie de telle espèce. Puis on le définirait comme sujet: ce cheval-ci. Pour une recherche-action, il en a été de même. Soit qu'on ait tenté d'en spécifier la forme (les multiples tentatives pour en cerner l'essence en témoignent), soit qu'on ait cité des cas de recherche-action: cette recherche-action-ci. C'est une façon de penser.

Il y en a aussi une autre, celle de Spinoza qui pose la troublante question: qu'est-ce que peut un corps? Un corps, cela peut être n'importe quoi, un objet matériel, un animal, une idée, une collectivité. Si la recherche-action peut être considérée comme corps, alors il est possible aussi de se demander: que «peut» la recherche-action? Pourquoi «que peut»? Parce que poser la question de cette manière nous fait quitter le champ des essences. À la forme, on opposera la vitesse et la lenteur, le mouvement et le repos, et au sujet, on opposera le pouvoir d'affecter et d'être affecté. C'est ainsi qu'on fera non pas le calque d'un corps mais sa cartographie. En effet on appellera «longitude» d'un corps «l'ensemble des rapports de vitesse et de lenteur, de repos et de mouvement, entre particules qui le composent de ce point de vue, c'est-à-dire entre éléments non formés» (p. 171). Les éléments non formés ne sont pas des «sujets» parce qu'ils n'ont pas d'essence, ils sont plutôt individuels parce que composés. De même, on appellera «latitude» d'un corps, «l'ensemble des affects qui remplissent un corps à chaque moment, c'est-à-dire les états intensifs d'une force anonyme» (p. 171). Un cheval, ce ne sera donc pas une forme, mais un ensemble infini de particules qui entre dans un certain rapport de mouvement et de repos, de vitesse et de lenteur. Un cheval sera aussi un certain pouvoir d'être affecté à l'intérieur de ce rapport. Un cheval, c'est une composition de mouvement et d'affect, et non pas une forme et un sujet.

Il pourrait en aller de même pour la recherche-action: une recherche-action définie par sa longitude et sa latitude. Au niveau de la longitude, ce serait comme si on avait mis en branle, mis en «rapport» des éléments: théorie et pratique. Ces éléments sont ceux qui sont arrivés assez vite pour faire partie du débat, pour être mis en rapport. Sans doute que d'autres s'ajouteront par la suite, (disons qu'ils sont en retard, trop lents), mais contribueront éventuellement à créer de nouveaux rapports de vitesse et de lenteur, de mouvement et de repos. Ce sont ces rapports qui créent les individualités (je ne dis pas les sujets ni les essences). En changeant les rapports, on compose ainsi d'autres individualités. Si les rapports entre la théorie et la pratique changent, alors d'autres individualités seront créées, d'autres types de recherche. Vu ainsi, on évite le piège de la forme. De même, de ce rapport découlent une série d'affects: ce que peut une recherche-action. Ces affects constituent la latitude de la recherche-action et sont différents de ceux créés par des types de recherche qui composent un autre rapport théorie-pratique. Ces affects sont autant de devenir que peut prendre ce corps. Par exemple, l'éthologie serait en quelque sorte une science qui étudierait les affects dont sont capables les animaux. Von Uexküll répertorie trois affects chez la tique. Elle est attirée par la lumière, sent l'odeur des mammifères, s'enfonce dans leur peau pour en sucer le sang. Elle n'est pas tant sujet d'une espèce qu'individu composé dans un agencement.

3. Voir la distinction machine-mécanisme établie par Deleuze (*in* Deleuze et Parnet, 1977, p. 125). Alors que l'une (la machine) ne fait jamais de totalisation mais construit, produit, agence, opère des voisinages, des

rencontres qui ne manquent de rien, l'autre s'inscrit dans la forme, le contour, l'essence, la totalité: Machine, machinisme, «machinique»: ce n'est ni mécanique, ni organique. La mécanique est un système de liaisons de proche en proche entre termes dépendants. La machine au contraire est un ensemble de «voisinage» entre termes hétérogènes indépendants.

4. Cet article est un condensé des réflexions plus élaborées qui apparaissent dans *La recherche-action: Essai sur le rapport entre la théorie et la pratique en éducation*. Dans cette monographie, à laquelle je me réfère souvent ici, j'analyse l'argumentation des auteurs suivants: René Barbier, Peter B. Checkland, Henri Desroches, Jean Dubost et Otto Lüdemann, Robert N. Rapoport, Gerald I. Susman et Roger Evered. Quand je me réfère aux «auteurs» en recherche-action, c'est d'eux qu'il s'agit. Ils sont, je crois, assez représentatifs de ce qui se lit ou se dit à propos de la recherche-action, si bien que même si je ne prétends évidemment pas généraliser à tous les auteurs des remarques qui n'ont de valeur que pour quelques-uns, il reste néanmoins que, puisque leur discours ne présente pas un caractère marginal, on pourrait supposer qu'ils constituent une tendance (et sans doute pas la seule et probablement pas la moindre non plus) dans les écrits sur la recherche-action.
5. Lyotard (1979a, 1983) a explicité le problème des jeux de langage principalement dans *Au juste* et dans *Le Différend*. Les jeux de langage se caractérisent par des règles différentes qui donnent lieu à une formulation différente des énoncés selon le jeu choisi. Le jeu scientifique a une formulation dénotative et le jeu politique, une formulation prescriptive. L'écart est irréductible entre les deux si bien qu'on ne peut prétendre fonder scientifiquement une politique. Qu'une découverte scientifique puisse éventuellement déboucher sur une action politique ou qu'une action politique donne lieu à une étude scientifique est une autre question qui n'appartient pas comme telle à la pragmatique langagière scientifique mais plutôt à la pragmatique socio-économique.
6. Même un ensemble de règles pratiques est nommé: théorie, dès lors que ces règles sont pensées comme des principes ayant une certaine généralité et qu'on y fait abstraction d'un grand nombre de conditions qui ont pourtant nécessairement de l'influence sur leur application. Inversement on appelle: pratique non pas toute opération, mais uniquement la mise en oeuvre d'une fin, conçue comme observation de certains principes de conduite représentés dans leur généralité. (Kant, 1977, p. 11)
7. Même si l'activité scientifique contemporaine n'a pas la prétention de produire des copies conformes au réel, mais plutôt des simulacres (d'Espagnat, 1979), il reste néanmoins qu'elle vise d'abord à le comprendre, à se le représenter et non à chercher un sens souhaitable à l'agir humain.
8. Sartre (1972) distingue (en vue de le défendre) l'intellectuel du savant à l'aide de la problématique du Juste: Et, si l'on veut un exemple de cette conception commune de l'intellectuel, je dirai qu'on n'appellera pas «intellectuels» des savants qui travaillent sur la fission de l'atome pour perfectionner les engins de la guerre atomique: ce sont des savants, voilà tout. Mais si ces mêmes savants, effrayés par la puissance destructrice des engins qu'ils permettent de fabriquer, se réunissent et signent un manifeste pour mettre l'opinion en garde contre l'usage de la bombe atomique, ils deviennent des intellectuels. En effet: 1) ils sortent de leur compétence: fabriquer une bombe est une chose, juger de son emploi en est une autre; 2) ils abusent de leur célébrité ou de la compétence qu'on leur reconnaît pour faire violence à l'opinion, masquant par là l'abîme infranchissable qui sépare leurs connaissances scientifiques de l'appréciation «politique» qu'ils portent à partir «d'autres principes» sur l'engin qu'ils mettent au point; 3) ils ne condamnent pas, en effet, l'usage de la bombe pour avoir constaté des défauts techniques mais au nom d'un système de valeurs éminemment contestable qui prend pour norme suprême la vie humaine (p. 12-13).
9. Il n'existe évidemment pas de gestes neutres sur le plan axiologique. L'activité scientifique est biaisée au moins de deux manières. D'abord elle doit se soumettre à un ensemble de règles et ensuite une théorie n'est qu'une perspective, un angle pour voir le réel. Cependant elle est obligée de produire des énoncés dénotatifs et c'est cela qui nous intéresse ici.
10. Checkland (1976) souligne trois caractéristiques de la science «dure»: les trois R (réduire, répéter, réfuter).
11. Cette très belle expression «précises, mais inexactes», a été énoncée par Duchamp et reprise par Lyotard (1977) dans *Les TRANSformateurs DUchamp* (p. 74). Deleuze et Guattari (1980) parlent de la «rigueur de l'inexact» dans *Mille Plateaux* (p. 454-455). Voir aussi Serres (1977) dans *La Naissance de la physique dans le texte de Lucrèce* (p. 29). Ces deux expressions relèvent à mon avis de la même problématique au sens où elles font voir l'horizon d'une rigueur qui s'apparenterait beaucoup plus à l'art qu'à un certain type de discours savant qui cherche à produire des copies du réel conformes, exactes, vraies par homogénéisation du réel.

RÉFÉRENCES

- Atlan, Henri, *Entre le cristal et la fumée: Essai sur l'organisation du vivant*, Paris: Éditions du Seuil, 1979.
- Checkland, Peter B., Science and the systems paradigms, *International Journal of General Systems*, vol. 3, no 2, 1976, p. 127-136.
- Deleuze, Gilles et Claire Parner, *Dialogues*, Paris: Flammarion, 1977.
- Deleuze, Gilles et Félix Guattari, *Capitalisme et Schizophrénie: Mille Plateaux*, Paris: Éditions de Minuit, 1980.
- Deleuze, Gilles, *Spinoza, Philosophie pratique*, Paris: Éditions de Minuit, 1981.
- d'Espagnat, Bernard, *A la recherche du réel: Le regard d'un physicien*, Paris: Gauthier-Villars, 1979.
- Gauthier, Clermont, *Une éducation juste ou juste une éducation? Critique des courants pédagogiques contemporains*, Victoriaville: NHP, 1986.
- Gauthier, Clermont, *La recherche-action: Essai sur le rapport entre la théorie et la pratique en éducation*, Rimouski: GREME, Monographie no 25, Département des sciences de l'éducation, Université du Québec à Rimouski, 1984.
- Gauthier, Clermont, Rober Claux et Arthur Gélinas, *Grille d'analyse du concept de recherche-action*, Rimouski: Université du Québec à Rimouski, (non publié), 1980.
- Kant, Emmanuel, *Sur l'expression courante: il se peut que ce soit juste en théorie, mais en pratique, cela ne vaut rien*, (1793), Paris: Vrin, 1977.
- Lévy-Bruhl, Lucien, *La Morale et la science des mœurs*, Paris: P.U.F., 1971.
- Lyotard, Jean-François, *Les TRANSformateurs DUCHamp*, Paris: Galilée, 1977.
- Lyotard, Jean-François, *Au juste*, Paris: Christian Bourgeois, 1979a.
- Lyotard, Jean-François, *La Condition postmoderne*, Paris: Éditions de Minuit, 1979b.
- Lyotard, Jean-François, *Le Différend*, Paris: Éditions Minuit, 1983.
- Rosset, Clément, *L'Objet singulier*, Paris: Éditions Minuit, 1979.
- Sartre, Jean-Paul, *Plaidoyer pour les intellectuels*, Paris: Gallimard, Idées, 1972.
- Serres, Michel, *La Naissance de la physique dans le texte de Lucrèce*, Paris: Éditions de Minuit, 1977.
- Serres, Michel, *Rome. le livre des fondations*, Paris: Grasset, 1983.